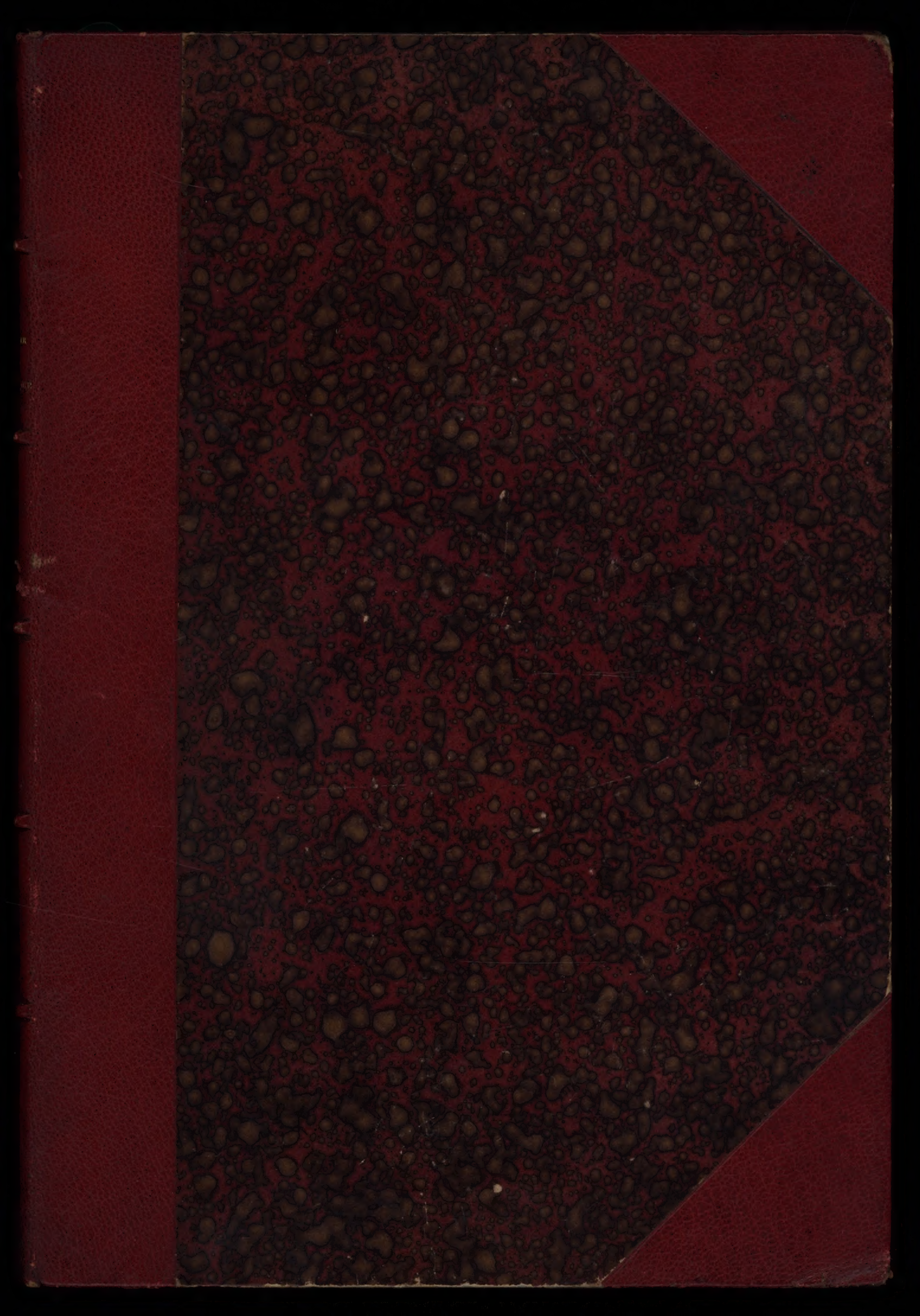
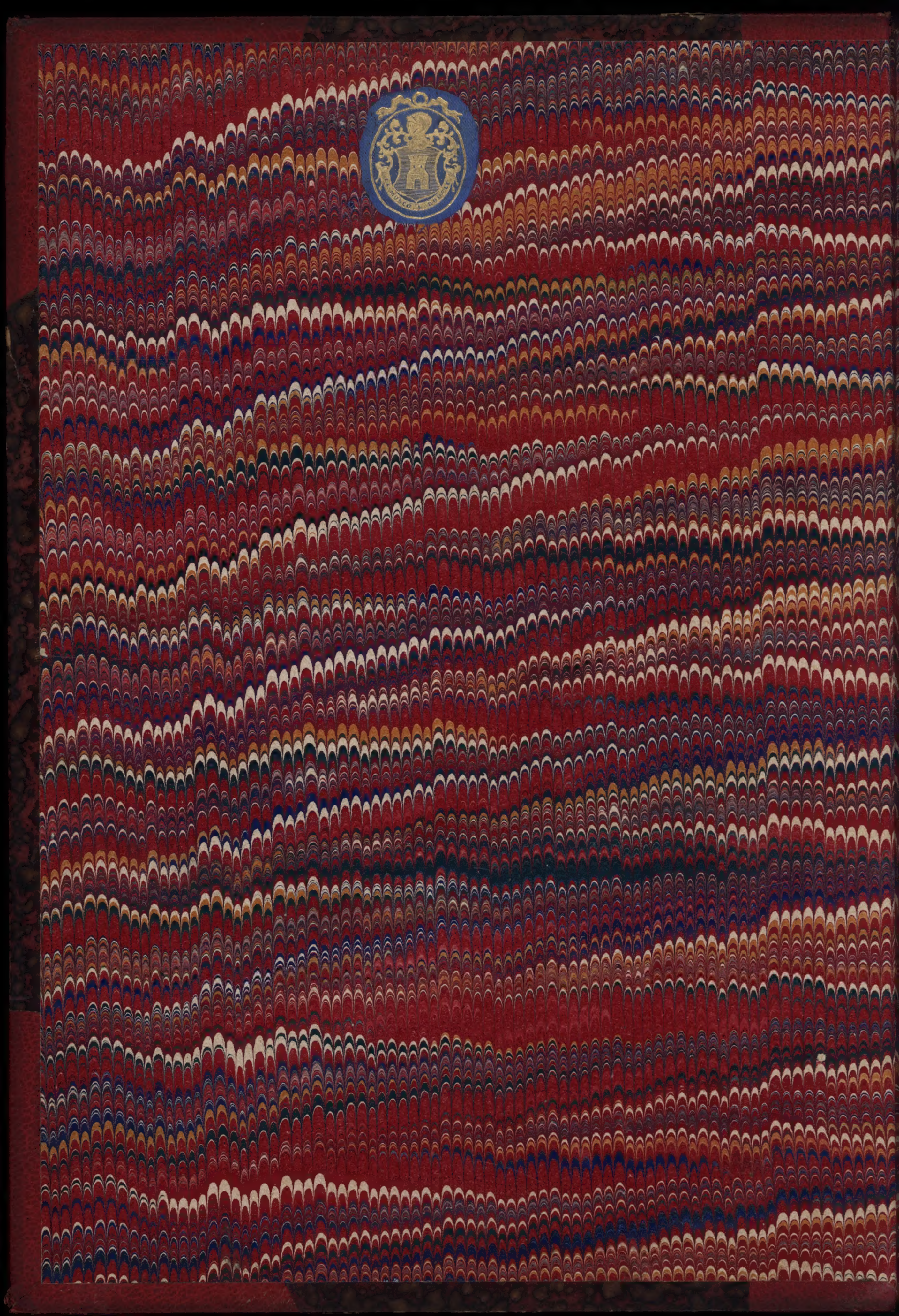
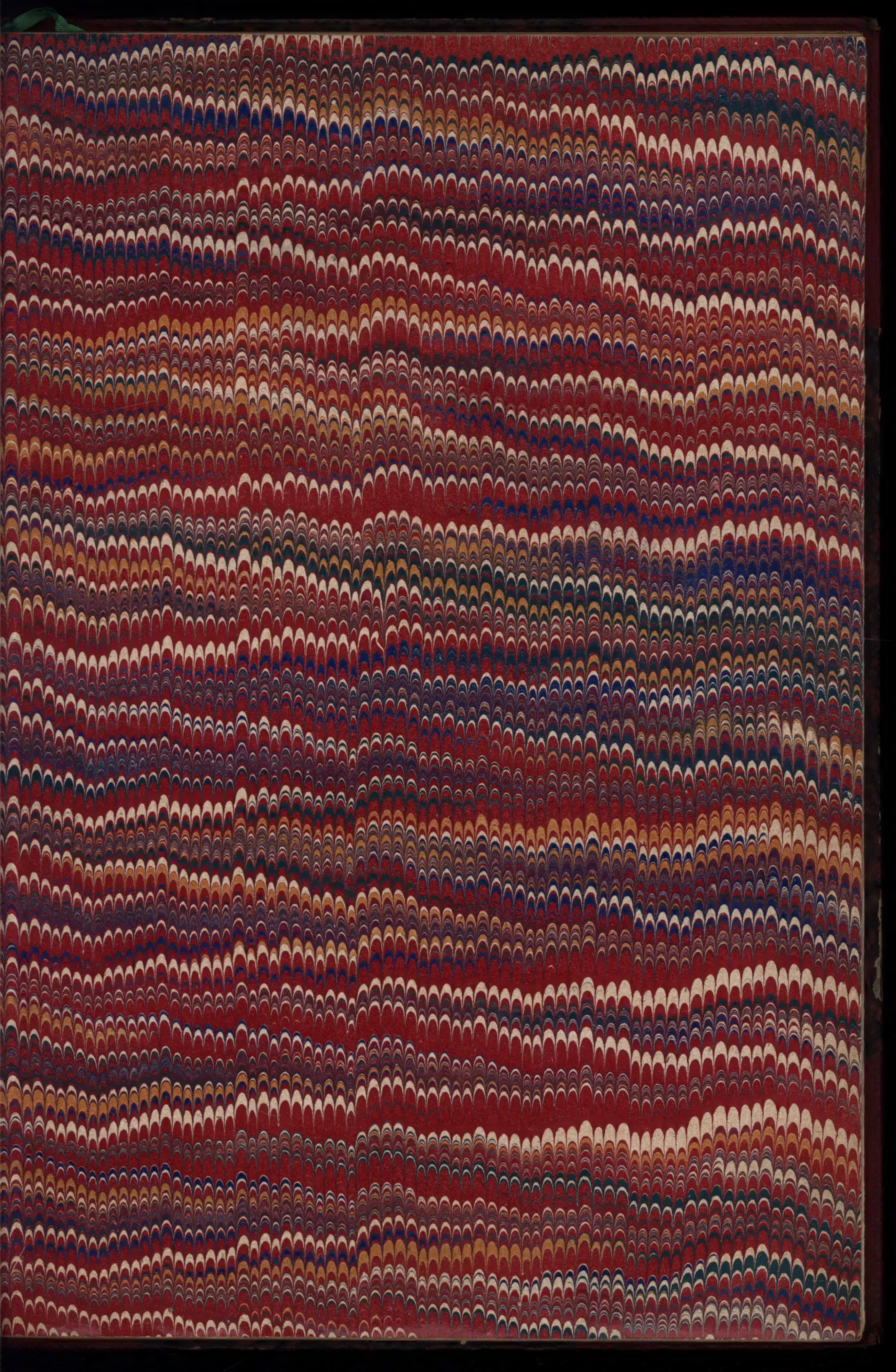



MUSEO



[Paul LACROIX]

Ltd. Ed.
50 copies.
1865.

UN

MOBILIER HISTORIQUE

DES

XVII[e] ET XVIII[e] SIÈCLES

Tiré à CINQUANTE EXEMPLAIRES *numérotés*

N° 3. L. Double

UN

MOBILIER

HISTORIQUE

DES

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

PAR

P.-L. JACOB

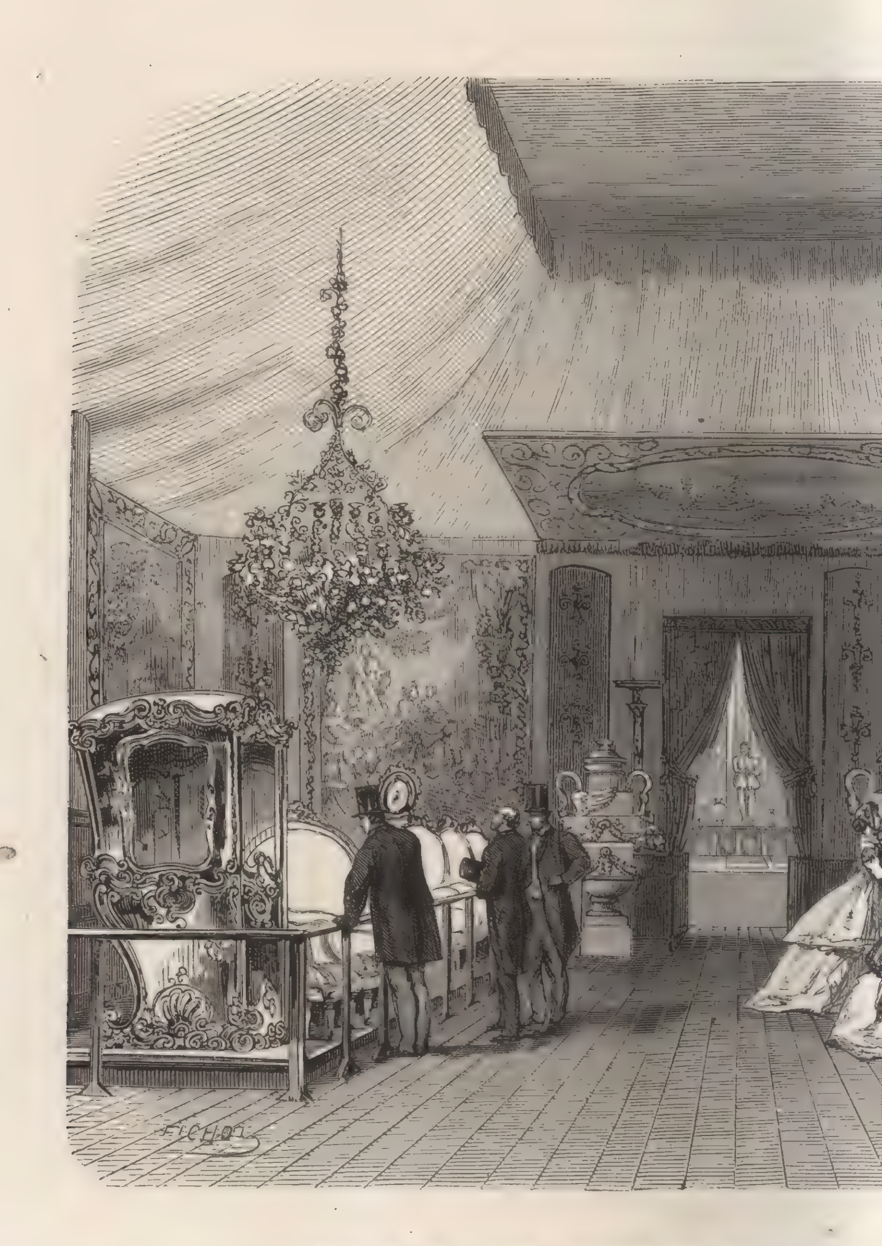
BIBLIOPHILE



PARIS
TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS
RUE DES GRÈS, 11

—

1865



EXPOSITION DE L'UNION CENTRALE DES BEAUX-ARTS,



PALAIS DE L'INDUSTRIE, A PARIS : SALLE DE M. DOUBLE

UN

MOBILIER HISTORIQUE

DES

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

La Bruyère, qui avait le jugement si fin et si exquis à tant d'égards, a traité fort mal les collectionneurs, parce qu'il ne comprenait rien aux collections. Selon lui, « la « *curiosité* n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui « est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on « a et ce que les autres n'ont point; » selon lui, « ce n'est « pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui « est couru, à ce qui est à la mode. »

Certes, La Bruyère eût bien changé d'avis, s'il avait pu admirer la collection, dont je veux parler ici; s'il avait pu connaître le collectionneur dont j'aime à faire l'éloge. Les objets qui composent cette collection sont rares, sans doute, mais leur rareté ne fait pas leur seul mérite : ils sont beaux, la plupart; quelques-uns sont parfaits; de plus, ils n'étaient pas même à la mode, lorsque le collectionneur commençait à les rassembler avec une passion éclairée et délicate, qui s'était éveillée en lui, en même temps que le goût et le sentiment des arts.

Ce n'est pas là, en effet, une de ces collections qui accusent le caprice d'un maniaque ou la prodigalité d'un fou. Cette collection ne s'est formée qu'à force de recherches et de persévérance, de hasard et de bonheur; c'est un choix

merveilleux d'objets charmants, qui avaient été créés par le luxe de nos ancêtres, et il faut entendre, sous ce nom de luxe, tout ce qui contribue à la distinction, à l'élégance, au bien-être et au charme de la vie, c'est un éclatant spécimen de toutes les splendeurs des arts somptuaires, aux dix-septième et dix-huitième siècles, quand Boule et Riesener faisaient des meubles; Berain et Gouthières, des flambeaux; Falconet et Clodion, des pendules; Boucher et Fragonard, des plafonds et des dessus de portes; quand les manufactures de Sèvres et de Vincennes donnaient mille formes et mille nuances à la porcelaine, quand les manufactures des Gobelins et de Beauvais exécutaient en laine et en soie des tentures peintes comme des tableaux, quand de simples ouvriers étaient des artistes, quand chaque pièce d'ameublement pouvait être une œuvre d'art.

Il y a trente ans, un jeune officier d'artillerie s'amusait déjà à réunir une collection de meubles et d'objets d'art historiques, c'est-à-dire ayant appartenu à des personnages célèbres des dix-septième et dix-huitième siècles, et se recommandant, de la sorte, par la tradition de leur origine et de leur provenance, non moins que par le mérite de leur exécution artistique, par leur beauté, leur rareté et leur valeur intrinsèque. Une pareille collection ne s'improvise pas, on le comprend; elle est le fruit de longues recherches et d'heureuses trouvailles. Il faut dire, aussi, qu'à cette époque, le domaine de la collection n'était pas encore envahi par la concurrence folle des amateurs et des marchands; le prix des objets les plus précieux n'avait pas atteint des proportions exorbitantes; les occasions étaient moins rares et plus avantageuses; on n'avait souvent que l'embarras du choix, et le bon marché était toujours pour le curieux qui savait choisir.

Or, M. Léopold Double choisissait à merveille, sans

autre guide que son goût naturel, goût fin et sûr, qui s'était formé par l'étude comparée des objets, et qui ne prenait des conseils que de lui-même, dans un temps où la curiosité ne comptait qu'un petit nombre de vrais connaisseurs.

Ce qu'il faut remarquer surtout, ce me semble, dans cette collection d'amateur, c'est qu'elle n'a pas été faite en vue de composer un musée immobile, dont tous les objets sont étiquetés et numérotés, et gardent invariablement la place qu'on leur a donnée pour leur exhibition. Le musée existe sans doute, le plus splendide et le plus intéressant qu'on puisse offrir aux regards dignes de l'apprécier, mais il est appliqué à l'usage journalier de la vie privée; il sert à l'ameublement et à la décoration d'une maison particulière; il se prête, pour ainsi dire, aux habitudes de son propriétaire, qui se plaît à s'entourer de ces souvenirs historiques, et qui les mêle sans cesse à sa propre existence.

Il importe donc, pour comprendre la formation lente et difficile d'une collection de cette espèce, pour en comprendre le sens intime et spécial, il importe de la voir, de l'expliquer et de la décrire, sur les lieux mêmes où elle a, pour ainsi dire, sa raison d'être, dans l'hôtel qu'elle meuble et qu'elle orne avec tant de magnificence et de goût à la fois.

On n'a pas eu besoin d'être sorcier, pour faire de ce mobilier historique un véritable musée, en l'exposant dans les salles du Palais de l'Industrie; un seul coup de baguette, et le musée redevient ce qu'il était, ce qu'il doit être, pour avoir toute sa valeur et tout son intérêt, l'ameublement usuel de l'hôtel de M. Double.

Entrons, le maître est absent; il habite, durant la belle saison, son charmant château de Saint-Prix, ancienne rési-

dence de la duchesse de Vendôme; mais, si le hasard voulait qu'il se trouvât chez lui, à Paris, pour examiner si chaque chose est à sa place dans ce merveilleux mobilier, qu'il avait consenti, en quelque sorte, à prêter au public pour la grande Exposition des Arts industriels, vous et moi, nous serions enchantés de la rencontre, et nous profiterions de son aimable accueil, de sa gracieuse politesse et des renseignements instructifs et abondants, qu'il peut, mieux que personne, nous fournir sur cette multitude de meubles et d'objets divers qui composent sa collection historique.

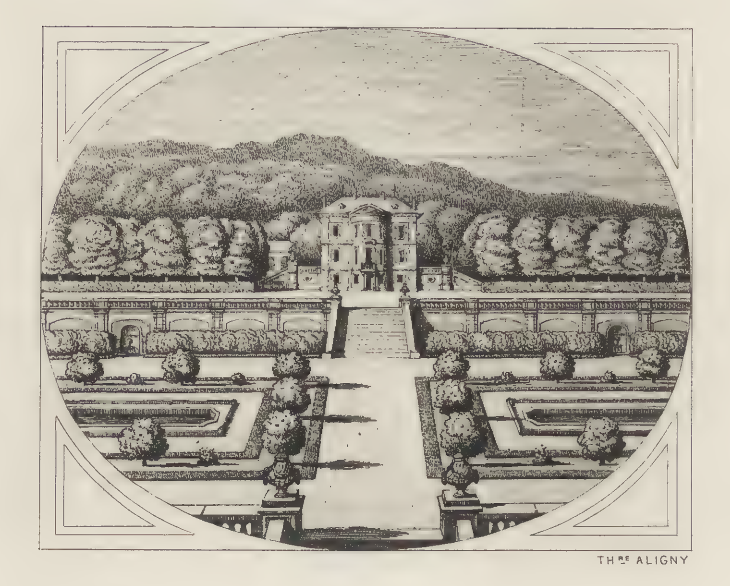
Nous voici dans un vaste vestibule en marbre de diverses couleurs : de chaque côté de l'entrée d'honneur, il y a deux grands vases en terre cuite, de la forme la plus légère et la plus élégante, malgré leurs proportions colossales. Ces vases, richement décorés de cygnes et d'attributs en relief, sont l'œuvre d'un des meilleurs sculpteurs et graveurs ornemanistes du dix-huitième siècle, Pierre Lepautre, fils du grand architecte Antoine Lepautre, qui a construit le château de Saint-Cloud.

Est-ce que Madame la marquise de Pompadour serait en visite chez l'aimable curieux, qui a rassemblé, *con amore*, tant de reliques des arts somptuaires du règne de Louis XV? La chaise à porteurs de la favorite est là, qui semble l'attendre; quant aux porteurs, ils doivent être chez quelque marchand de vins dans le voisinage. Cette chaise, en bois sculpté et doré, garni de cuir vert extérieurement, ne porte pas les armoiries de la marquise, qui voulait garder l'incognito quand elle allait chez le roi; mais les bretelles des porteurs sont aux couleurs de sa livrée, et tout le monde la reconnaîtra, en passant, quoiqu'elle se cache derrière les rideaux des portières.

Madame de Pompadour, en descendant de sa chaise, a

Château de St Prix

1690





Château de St Prix

1869

retrouvé certainement avec plaisir deux superbes fontaines en plomb doré, hautes de trois mètres, qu'elle avait pu voir dans la petite maison que son mari, M. Lenormand d'Étioles, possédait à Paris, rue du Sentier, si tant est que l'entrée de cette petite maison lui fut permise. Ladite maison, qui a été démolie l'année dernière, était devenue la propriété d'un avoué. C'est là que M. Léopold Double a découvert ces deux fontaines, représentant Diane et Actéon avec leurs chiens, au milieu des roseaux et des plantes aquatiques; il a fait placer l'une au pied du grand escalier de son hôtel, et l'autre, sur le palier du premier étage. On croirait que l'illustre statuaire, Étienne Falconet, qui en est l'auteur, les a faites exprès pour la place qu'elles occupent à présent. Ne peut-on pas dire de ces charmantes fontaines ce que Diderot disait, dans une lettre à son ami Falconet, d'une autre création de cet excellent sculpteur : « Votre ouvrage a bien le véritable caractère des beaux « ouvrages ; c'est de paraître beaux la première fois qu'on « les voit, et de paraître très beaux la seconde, la troisième « et la quatrième ; c'est d'être quittés à regret et de rappe- « ler toujours. »

Montons; les appartements sont ouverts et nous attendent. Mais, un moment; le bruit de l'eau qui tombe dans les vasques des deux fontaines de Falconet semble répondre au murmure doux et plaintif d'une source, qu'on ne voit pas et qui nous attire dans cette salle basse d'un entresol, où se trouve une autre fontaine, également en plomb doré, émaillé et coloré. Cette jolie fontaine provient du château d'Issy, que la reine Marguerite avait fait construire, et qu'elle surnommait son ***Petit Olympe d'Issy***. Le poëte Alexandre Bouteroue a chanté cet Olympe, et il n'a pas oublié la fontaine :

Voy dans sa court une fontaine
Jettant l'eau de divers tuyaux,

Qui d'une mesure certaine
Fait un murmure de ses eaux.
Le doux son de cette cadence
Est un langage, qui nous dit
Que les vertus et la science,
Dans ce palais, sont en crédit.

N'en déplaise à Marguerite de Valois, il nous semble que la fontaine n'a pas changé de place.

Achevons de monter cet escalier large et spacieux, qui doit nous conduire aux appartements de réception; les marches, en belle pierre de Saint-Leu, sont si bien espacées, qu'on n'éprouve aucune fatigue, en montant, fût-on à demi goutteux et paralytique. D'ailleurs, on a, pour s'appuyer, une belle rampe en fer ouvragé, enroulé et ciselé, comme on travaillait la serrurerie au dix-septième siècle. Cette rampe était celle de l'hôtel du fameux financier Samuel Bernard; cet hôtel, situé dans la rue Notre-Dame-des-Victoires, a été transformé de fond en comble aujourd'hui pour les besoins de l'administration des Messageries impériales, qui l'a fait rebâtir. La chronique, qui n'est pas l'histoire sans doute, mais qui lui sert quelquefois d'éclaircissement, rapporte que Louis XIV alla, un jour, rendre visite au banquier juif, pour lui emprunter quelques millions. Le grand roi n'était plus jeune alors; l'embarras de ses finances, les revers de ses armées, la décadence de sa politique, pesaient sur sa tête plus que les années; le chagrin l'avait vieilli, et il s'appuyait sans doute sur cette rampe, en se résignant avec peine à une démarche qui coûtait à son orgueil, mais qui lui était commandée par l'intérêt de la France.

Ne nous arrêtons pas dans cette antichambre, qui forme une petite serre tapissée de plantes rares et entourée d'un parterre de camélias; entrons, à droite, dans un cabinet d'étude, tendu en tapisserie des Gobelins, de la conser-

vation la plus parfaite ; cette riche tapisserie, dans le genre Watteau, représente des ornements d'architecture chinoise et indienne, accompagnés d'animaux, de personnages et d'oiseaux fantastiques, dans tout l'éclat de leurs couleurs primitives. Des torchères et girandoles en bronze doré, d'un excellent travail, sont appliquées sur la tenture et servent à l'éclairage de la salle ; elles ont beaucoup d'analogie, comme style et comme décor, avec un baromètre en bois sculpté, qui avait été fait pour le comte de Provence, et qui est surmonté d'un aigle tenant la foudre. Sur le cadran de ce baromètre, qui n'a pas cessé, depuis la Révolution de 89, d'annoncer les variations du temps, avec une régularité imperturbable, des colimaçons indiquent la pluie ; des papillons, la sécheresse. On peut se figurer, sans trop d'illusion, que Monsieur, frère du roi, a regardé plus d'une fois ce cadran le jour où il partit en catimini pour l'émigration.

Bien peu d'objets mobiliers des deux derniers siècles, ont pu échapper à la destruction qui ne pardonne pas aux meubles hors d'usage, M. Léopold Double en a souvent retrouvé dans ce qu'on nommait les ventes d'épuration du Garde-meuble de la couronne. C'est de ces ventes que provient l'ameublement de cette salle d'étude, chaises et fauteuils, couverts en tapisserie de Beauvais. Les bois de ces beaux meubles, qui avaient été fabriqués pour le château de Rambouillet, où le comte de Toulouse, grand-amiral de France, tenait sa petite cour galante et littéraire, sortaient des mains du plus habile sculpteur de ce temps-là, d'Etienne Falconet, qui n'a pas dédaigné de les signer en toutes lettres. N'est-il pas bizarre de prouver que l'audacieux auteur de la statue équestre de Pierre le Grand a commencé par ornementer et tailler en bois des pieds de chaises?

Le château de Rambouillet est encore pour quelque chose dans la décoration de cette première salle. Une grande pendule-orgue en cuivre et en vieux sèvres renferme tout un orchestre et fait entendre aux heures et aux demi-heures, des airs de Lulli et de Philidor. Devant, sur des gradins en bronze doré, garnis de fleurs en porcelaine pâte tendre, on ne se lasse pas d'admirer les personnages comiques de l'orchestre, qui ne sont autres que des singes habillés en musiciens, qui font rage de leurs instruments. Ces singes-là ne sont pas de sèvres, mais de vieux saxe.

Nous nous arrêterons plus longtemps dans la salle des porcelaines et des émaux : on y resterait volontiers jusqu'à demain, si nous avions à en faire l'inventaire détaillé. Il y a là un plafond peint sur plâtre par Boucher, quatre groupes d'amours ou de génies, célébrant les quatre saisons. Cette peinture gracieuse et spirituelle n'a pas été faite pour la place qu'elle occupe, mais M. Double est allé la découvrir dans un de ces charmants hôtels de Paris, que les démolitions ont fait disparaître, et le plafond tout entier, un énorme plâtras, a pu, par un véritable tour de force, être transporté dans la demeure d'un ami des arts, où il est désormais en sûreté. Les portières de cette pièce sont de belles tapisseries des Gobelins; l'une d'elles représente Don Quichotte au bal de Don Antonio, d'après le tableau d'Antoine Coypel; elle est signée : *Audran, aux Gobelins.*

Une magnifique armoire de Boule, en bois d'ébène, avec appliques en bronze doré, contient une collection de porcelaines en vieux sèvres, collection inappréciable, dont il serait impossible de se faire une idée, si on ne l'avait pas vue en détail, et, surtout, si l'on était absolument étranger à la connaissance des anciennes porcelaines.

La pièce capitale de cette collection, où l'on compte tant de morceaux hors ligne, est une paire de vases, en

pâte tendre, les plus beaux et les plus grands qu'on connaisse : ils viennent ou plutôt ils reviennent de la Russie, qui les gardait depuis le règne de Catherine II, dans le trésor d'une grande famille. Ils avaient été faits pour le roi de France, en souvenir de la bataille de Fontenoy. Les sujets, peints sur ces deux vases, sont de la main de Morin, d'après Genest, et les attributs de celle de Chulot, d'après Bachelier.

Le modèle en plâtre de cette espèce de vase, si grandiose et si élégant à la fois, qu'on nommait vulgairement *vase militaire*, se trouve au musée de Sèvres, avec cette indication : 1740 *à* 1780. *Paragr.* 4, *n°* 142. *Vase antique ferré.* Le dessin du vase se compose de quatre écussons en forme de boucliers, attachés ensemble avec des chaînes de fer et supportés par des câbles qui sont passés en haut dans des anneaux et qui retombent en guirlandes. Le vase, haut de 45 centimètres et ayant 60 centimètres de diamètre, est sur fond rose caillouté bleu et or. Deux écussons offrent trois couronnes triomphale, murale et obsidionale entre des palmes vertes ; le troisième écusson est rempli par un trophée d'armes ; le quatrième écusson est consacré au sujet militaire. Ce sujet, sur chacun des vases, représente un épisode de la bataille de Fontenoy. Ici, la prise d'une redoute par les gardes françaises ; là, une charge à la baïonnette contre les Autrichiens, à l'entrée du village de Fontenoy.

Ce ne sont pas les seuls vases en pâte tendre que possède M. Double : il en est plusieurs qui ornent ses appartements et que nous citerons ici, afin de ne pas diviser des objets de même espèce. Par exemple, nous trouverons, dans le grand salon, ce superbe vase à fond bleu, en vieux vincennes, que M. Jacquemard a fait graver dans sa savante *Histoire de la Porcelaine*, et que M. Riocreux a signalé

comme un des plus rares et des premiers échantillons de la fabrique de Vincennes. Ailleurs, nous verrons deux vases, de forme antique, en vieux sèvres, ayant appartenu à Marie-Antoinette; deux grands vases, également en pâte tendre, avec décors de chasse au cerf et au sanglier; un autre grand vase en vieux sèvres, forme enrubannée, etc.

Passons aux services de table. Voici le service des oiseaux de Buffon, que l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle* appelait son *édition de Sèvres*, et qui ne compte pas moins de cent pièces, où sont représentés tous les oiseaux décrits dans l'ouvrage; voici le service des métiers, en vieux vincennes, dans lequel figurent la plupart des métiers, depuis celui de jardinier jusqu'à celui de marchand de macarons; voici deux cents pièces d'un service varié, parmi lesquelles quelques pièces du service de Madame Dubarry, avec son chiffre, au milieu d'une guirlande d'amours et de fleurs; voici enfin un petit service d'enfant en sèvres, fond vert, dit service *mignonnette*, etc.

La porcelaine de Sèvres soutient bravement la comparaison avec les plus belles porcelaines étrangères, et pourtant nous avons là sous les yeux d'admirables chefs-d'œuvre sortis des diverses manufactures de Saxe : un grand service décoré de peintures, dans le genre Watteau, dont les principales pièces sont montées en or; un autre service, décors à oiseaux; un service de Vienne, représentant des concerts, promenades, etc.; un autre service, décors à oiseaux, dont le surtout, orné de nombreuses figures (amours, bergers, bergères, etc.), resplendit sur la table de la salle à manger et n'a pas moins de trois cent pièces.

Passons aux émaux, aux tabatières, aux pièces rares et uniques. Il suffit de nous retourner et de nous poser en extase devant une petite armoire garnie de glaces de tous côtés. Là tout est souvenir : on est à la cour de Louis XIV et de

Louis XV. C'est d'abord Marie-Antoinette qui nous revient à la mémoire, et il faut dire qu'on la rencontre partout, ici, cette charmante et adorable reine, qui fut la plus enchanteresse inspiratrice des arts du dix-huitième siècle. Une simple tasse de sèvres, ornée de dauphins, est et sera sans prix : elle fut offerte, en 1770, à la Dauphine, par son heureux époux. M. Double s'est souvenu que Marie-Antoinette faisait beaucoup de cas des peintures microscopiques de Van Blarenbergh qu'elle avait fait nommer maître d'aquarelle du dauphin Louis XVII; il a réuni quatre ou cinq fixés de ce peintre des *infiniments petits*, et même un tableau à l'huile, qui est plus rare encore que ses aquarelles; tous ces fixés sont montés sur des boîtes d'or, d'un travail exquis; l'un représente, dans un espace grand comme une pièce de 20 centimes, la translation du rocher colossal qui servit de piédestal à la statue de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg; on y distingue à la loupe plus de cent personnages, aussi exactement dessinés que s'ils avaient chacun deux pouces de haut. Une boîte, faite pour un baptême de cour, offre deux sujets (dessus et dessous) dans la manière d'Ostade et de Jean Steen, avec un grand nombre de figures; le sujet d'une autre boîte est une fête de village, qui serait digne de Téniers, si on la voyait à l'aide d'un microscope grossissant mille fois les objets.

A côté des Blarenbergh, les Petitot n'ont pas tort, comme vous savez. Il y en a trois, et des plus beaux. Le plus incomparable peut-être, un portrait de Turenne, est monté sur une tabatière d'or, ciselée par Mathys de Beaulieu, orfévre de Louis XVI. Les portraits sur émail d'Anne d'Autriche et de Louis XIV seraient remarqués, même dans la collection du Louvre. Il y a là une boîte en or, qui ne porte ni peinture de Blarenbergh ni émail de Petitot, et qui n'en est pas moins d'un prix

inestimable; elle est en vernis Martin, toute ciselée et ouvragée en or, par le fameux Pierre Germain, de qui Voltaire a dit : « De simples orfévres, tels que Pierre Germain, ont mérité d'être mis au rang des plus célèbres artistes par la beauté de leurs dessins et par l'élégance de leur exécution. »

Laissons de côté d'autres boîtes en cristal de roche, en pierres dures, en écaille, en porcelaine, etc. Ne nous occupons pas de ces deux jolis vases de Chine, dits coque d'œufs, qui sont pourtant des raretés. Jetons à peine un coup d'œil sur cette pharmacie de voyage, qui cependant servait au roi François II et, par conséquent, à sa femme, Marie Stuart; le coffret est en ébène, les flacons en verre de Venise, les boîtes à onguents en vermeil finement damasquiné, etc.

Au salon! Une cheminée, en marbre bleu turquin, rehaussé d'ornements en cuivre doré, est un des ouvrages les plus parfaits de Gouthières, qui l'a signé et daté, comme si c'était un tableau. Sur cette superbe cheminée, une pendule en marbre blanc, taillée dans un seul bloc, par Etienne Falconet, représente les trois Grâces. C'est de ce groupe ravissant, un des plus beaux ouvrages du maître, que Diderot a dit ce mot spirituel, que le roi Louis-Philippe a répété un jour et qui lui reste attribué : « Cette pendule-là montre tout, l'heure exceptée. » Quoi de mieux pour accompagner les trois Grâces de Falconet, que quatre grands candélabres aux armes des familles de Bouillon et de Turenne?

Mais nous sommes en présence d'une sorte de laraire où tout est consacré au culte de Marie-Antoinette. Ce laraire est une console en bois sculpté, d'un travail exquis, ornée de colliers d'enfants, de dauphins, de couronnes et de fleurs de lis; au bas de laquelle un amour, assis au milieu de lauriers, se pose sur la tête la couronne des dauphins

de France. Cette console fut donnée à Marie-Antoinette en mémoire de la naissance de son fils. Sur la table de marbre griote qui couvre ce meuble historique, deux flambeaux en bronze doré, ciselés par Martincourt, le maître de Gouthières, et réunissant aux attributs de l'hymen les aigles à deux têtes de la maison d'Autriche, furent offerts à l'archiduchesse, devenue dauphine de France, à l'occasion de son mariage. Nous ne dirons pas que ces flambeaux fissent allusion à la chanson peu révérencieuse, qu'on chantait alors, à propos de ce mariage, dans la petite société du duc d'Orléans, et qui passait pour être de l'auteur de la *Partie de chasse de Henri IV* :

De l'amour j'aperçois la torche !...

Quoi qu'il en soit, inclinons-nous devant le portrait de Marie-Antoinette, exécuté au repoussé, sur plaque d'argent, et dont le cadre en fer guilloché a été fait, de main de maître, comme disait Catherine II, dans l'atelier de serrurerie de Louis XVI.

Le meuble de ce salon provient du château de Maisons, où il meublait une pièce nommée la Chambre du roi, parce que le roi Louis XIV avait daigné y coucher une nuit. Mais René de Longueil, qui avait fait construire royalement le château de Maisons, était surintendant des finances, et le roi, mécontent du luxe extraordinaire que ce ministre d'Etat avait déployé dans la décoration de son château, lui retira sa charge : « Le roi a bien tort, dit le surintendant ; j'avais fini mes affaires et j'allais m'occuper des siennes. » On prétendit cependant que l'immense fortune de René de Longueil avait une source moins malhonnête et que le hasard seul la lui avait procurée, par la trouvaille de 40,000 écus d'or à l'effigie de Charles IX dans la cave de son hôtel de la

rue des Prouvaires. Mais nous sommes bien loin du meuble en bois sculpté et en tapisseries des Gobelins, représentant les fables de La Fontaine.

Ne sortons pas de ce salon, sans donner un coup d'œil au lustre en cristal de roche, qui ne comprend pas moins de 1,500 pièces et qui est, sans comparaison, le plus magnifique lustre connu. Il ne faut pas croire qu'un pareil lustre se soit trouvé tel que nous le voyons ici ; c'est un trésor, en quelque sorte, dont il a fallu rassembler les morceaux un à un et qui s'est augmenté successivement, pendant vingt ans, de toutes les belles pièces de cristal de roche que M. Double n'a pu découvrir qu'à grand peine et à grands frais. Qui sait si ce lustre n'était pas originairement celui que décrit ainsi l'inventaire du mobilier de Madame Du Barry au château de Versailles : « Un fort lustre de cristal de roche, à six luminaires, et ayant coûté 16,000 livres? » Mais, à coup sûr, Madame Du Barry ne le reconnaîtrait pas aujourd'hui et le rachèterait au poids de l'or.

Et la bibliothèque? Tout le monde, même les plus ignares en fait de livres et de beaux livres, tout le monde, *profanum vulgus*, a ouï parler de cette prodigieuse bibliothèque, qui n'avait pas plus de mille volumes et qui, dans une vente aux enchères, a produit 340,000 francs. Hélas! cet autre musée historique, plein des souvenirs de tous les célèbres bibliophiles du temps passé, cette espèce d'écrin bibliographique où une main prodigue et intelligente avait réuni des joyaux littéraires tirés des bibliothèques de François Ier, de Diane de Poitiers, de Marguerite de Valois, de Henri IV, des illustres amateurs, Grolier, Maioli, de Thou, Hoym, Colbert, Pompadour, etc. ; ce choix exquis d'anciens manuscrits à miniatures, d'éditions gothiques, d'exemplaires sur peau vélin, de reliures en vieux maroquin, etc. ; tout cela n'existe plus que dans un catalogue, ou plutôt dans cent

bibliothèques, où la place d'honneur appartient aux livres qui portent la marque de leur dernier possesseur : *ex museo L. Double.*

Entrons pourtant dans ce cabinet, qui conserve comme nn parfum de la bibliothèque dispersée. Il y a là encore, des livres et de beaux livres; plus tard, il y en aura encore et de plus beaux. J'en atteste le splendide Missel de Monseigneur Double, évêque de Tarbes, ce *Missale Tolosanum*, publié en 1773 par l'évêque de Toulouse, Loménie de Brienne, et dont je reconnais la riche reliure en maroquin rouge à dentelles et mosaïque : il est là ouvert sur son pupitre en bois sculpté et doré.

Près des livres, nous avons deux trophées d'armes anciennes, d'un très bon choix. Aux armes, je n'y entends guère et ne les admire que de loin. Ce sont pourtant de belles pièces, souvent historiques, comme cette arquebuse en ivoire et en marqueterie, d'une grande richesse, ayant appartenu à une princesse de la maison de Lorraine (les dames du seizième siècle ne se faisaient pas faute de manier des armes, voire des armes à feu); comme cette grande épée, dont la lame est finement damasquinée avec les devises du maréchal d'Ancre, à qui elle appartenait.

Au reste, l'ameublement de cabinet n'a pas d'autre souvenir de l'époque de Louis XIII : M. Léopold Double, eût-il retrouvé quelque débris de ce somptueux mobilier italien qui garnissait l'hôtel du maréchal d'Ancre, situé rue de Tournon, et qui fut pillé par la populace de Paris après la mort de Concini, ne l'eût pas certainement recueilli dans sa collection, dont les dix-septième et dix-huitième siècles ont fait tous les frais. Sur la cheminée du cabinet, voici encore les trois Grâces en bronze; ce sont celles de Clodion, qui les a rêvées plus voluptueuses que celles de Falconet. Ces trois Grâces supportent une pendule, où personne, en les

admirant, ne songerait à chercher l'heure qu'il est. Deux groupes de Clodion accompagnent cette charmante pendule. Le meuble est en bois sculpté et en tapisserie de Beauvais; le grand bureau de travail est en acajou avec bronzes dorés; qu'il soit signé ou non, nous déclarons, en lui appliquant les termes mêmes de l'épigramme de l'Anthologie grecque, que RIESENER L'A FAIT.

Passons dans un second salon, qui est éclairé, le soir, par un lustre en cuivre doré, resplendissant de fleurs et de figurines en sèvres et en vieux saxe, représentant le char de Vénus entraîné par des essaims d'amours. La garniture de cheminée, pendule et candélabres, correspond au style de ce lustre, qui a peut-être joué son rôle dans les brillantes soirées de Madame Geoffrin ou de la marquise Du Deffand. Encore un meuble en tapisseries des Gobelins, avec des bois sculptés et dorés; celui-ci vient du château de Fontainebleau, comme l'atteste le nom de ce château royal imprimé au feu sur chaque pièce. La tapisserie en laine et soie, de la plus grande fraîcheur, représente des pastorales d'après les dessins de Boucher.

Une grande console Louis XV, en bois sculpté doré, avec marbre brèche violette, supporte différents jeux, qui ont fait les délices de la cour de France. D'abord, un jeu d'échecs en ivoire, coloré en vert et en rouge, représentant des Indiens et des Anglais, autant qu'on peut en juger d'après le costume assez archaïque des uns et des autres. Ce jeu d'échecs, admirablement travaillé dans l'Inde, fut offert à Louis XIV par l'ambassade siamoise. La boîte est ornée de soleils allégoriques et de la double L enlacée du grand roi. Puis, un jeu de reversis en ivoire, qui servait, dit-on, aux soirées intimes de Louis XV, et dont les devises, d'une galanterie un peu vive, auraient été composées par le roi lui-même pour une de ses maîtresses,

Mademoiselle de Romans. On assure que ce jeu-là, à la suite du reversis de la royauté (le calembour date de la République), serait venu se réfugier au château de la Malmaison, où Joséphine de Beauharnais jouait volontiers aux petits jeux. Ces jeux-là nous conduiraient trop loin, et nous ne ferons que mentionner, pour compte, un jeu de lansquenet, un jeu de jonchets, un jeu de dés, avec les cornets aux armes du Dauphin, etc.

Félicitons-nous, si quelques objets d'art échappent ainsi aux naufrages des révolutions. Il y en a là deux, par exemple, que les auto-da-fé révolutionnaires n'eussent pas épargnés, si quelque *citoyen actif*, si quelque vertueux sans-culotte avait pu soupçonner que c'étaient des reliques de la famille royale. Ce fut aussi à titre de reliques que ces deux meubles ont été conservés par des *ci-devant*, qui s'exposaient à être accusés de royalisme et de modérantisme, à propos de tables. Une de ces deux tables, en acajou, garni de bronzes dorés représentant des dauphins et des fleurs de lis au milieu des entrelacs, avait été faite pour Marie-Antoinette, par Riesener : elle fut achetée, à Trianon même, en pleine Terreur. L'autre table, ornée de plaques de vieux sèvres, fabriquée aussi à la même époque, par Riesener, qui a été assez satisfait de son ouvrage pour le signer, était dans les appartements de Louis XVI, à Versailles, avant le 10 août 1792.

Mais, avant d'entrer dans le boudoir, je m'aperçois que j'ai oublié d'examiner une foule d'objets mobiliers, qui sont devenus partie intégrante de la décoration des appartements et qui, s'ils n'étaient pas appliqués à l'usage permanent de la maison, mériteraient d'être classés, étiquetés et décrits, comme pièces de musée : ce sont des boiseries anciennes aux plus fines sculptures, des dessus de portes peints par Boucher, Fragonard et Bon Boulogne, des verroux aux

emblèmes de Diane de Poitiers, des espagnolettes de fenêtres portant le soleil de Louis XIV, des balcons en fer forgé du plus grand style, des ferrures et des clefs, qui, au métal près, sont un vrai travail d'orfévrerie, des plaques de cheminées provenant de diverses habitations historiques, des marbres précieux, cipolin, brocatelle d'Espagne, brèche de Sicile, etc.

Le boudoir n'est pas grand; autrement, ce ne serait plus un boudoir; mais il contient au moins trois pièces curieuses qui feraient l'orgueil de l'amateur le moins facile à contenter : un plafond peint, une table et une pendule. Le plafond était dans le boudoir de Madame de Pompadour, au château de Bellevue : il représente la dame du lieu, sous les traits de Psyché reçue par Jupiter dans l'Olympe. C'est une des plus délicieuses peintures de Boucher. Mais ne sont-ce pas encore deux tableaux de Boucher, que j'ai vus à la porte du boudoir ? Ces tableaux sont des tapisseries de Beauvais, exécutées d'après les peintures de Boucher, et aussi fraîches, aussi éclatantes que les peintures elles-mêmes. Ces tapisseries sont de véritables tableaux; à cinq pas de distance, un connaisseur, M. Valferdin lui-même, y serait trompé.

Ne sortons pas encore du boudoir, où des pliants en forme d'X, recouverts en velours cramoisi, nous invitent à nous reposer de notre promenade à travers ces beaux appartements. Il va sans dire que le siége même sur lequel je suis assis en ce moment doit avoir une provenance historique. Ces pliants, en effet, étaient au château d'Anet, non pas à l'époque de Diane de Poitiers, mais au joyeux temps du duc de Vendôme. J'ai devant moi une table d'étude, qui a servi aux quatre filles de Louis XV : elle est en bois rose, ornée de bronzes dorés, qu'on peut dire inimitables. Cette jolie table fut achetée, en 1794, au

château de Meudon, par M. Darblay, capitaine général des gardes du corps, qui se souvenait d'avoir vu Mesdames Victoire, Adélaïde et Sophie travailler près de ce meuble adorable, où l'on a découvert, il faut bien l'avouer, des doubles fonds et des secrets, lesquels ne renfermaient pas du fil et des aiguilles, dit-on. Honni soit qui mal y pense. Le général d'Arblay, qui n'avait jamais voulu se séparer de son meuble, le légua en mourant à son ami, M. Lenoir, secrétaire de l'Athénée. Celui-ci ne céda qu'à de pressantes instances, pour renoncer à un meuble auquel il attribuait un souvenir d'amitié.

Mes yeux se portent machinalement vers la pendule, car voilà bien deux heures que j'ai passées à visiter l'appartement de M. Léopold Double. La pendule ! je ne puis plus regarder autre chose : elle est en lapis-lazzuli incrusté de diamants; elle appartenait à Marie-Antoinette, comme l'atteste l'inscription gravée sur une plaque d'or, qu'un dévôt desservant du culte de la reine a fait fixer derrière cette pendule, qui aurait dû ne plus marquer d'autre heure que celle où l'auguste martyre monta sur l'échafaud, car, dans un ameublement historique, tous les souvenirs ne sont pas couleur de rose, et la philosophie de l'histoire a le droit de méditer tristement devant les bagatelles les plus charmantes du bric-à-brac et de la curiosité.

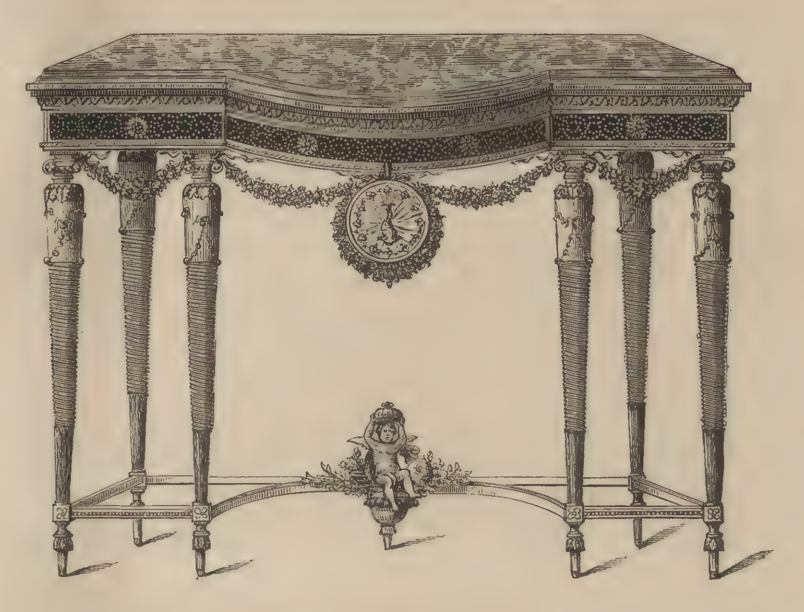
Je n'ai pas vu la salle à manger, dont la table est couverte d'une nappe en vieille guipure qu'une reine voudrait avoir pour en faire une robe de bal; je n'ai pas vu les appartements du second étage, qui sont meublés aussi par Boule, Riesener, Gouthières, et tous les plus habiles ébénistes, bronziers, tapissiers, etc., du dernier siècle. C'est là que nous pourrions rencontrer, entre autres meubles rares, plusieurs de ces grands lits de parade, à baldaquin, avec cantonnières de tapisseries des Gobelins et rideaux de brocart à

fleurs, tels qu'on les trouve dans l'inventaire de Molière, découvert par M. Eudore Soulié, et l'on apprend par cet inventaire, que le lit de Molière ne fut pas payé moins de deux mille livres, ce qui était alors une somme énorme. Mais il faut savoir se borner, suivant le précepte, sous peine de ne savoir jamais écrire, et il est temps de retourner à mes moutons, c'est-à-dire à mes bouquins.

Aussi bien, ai-je entrevu des tableaux de maîtres, Clouet, Terburg, Kayser, Watteau, Greuze, etc., et j'y pourrais oublier mes livres. M. Léopold Double, qui s'y connaît, n'a-t-il pas sacrifié l'amour des livres à l'amour des tableaux? Je crains la tentation de la couleur, je crains les charmes et les séductions du pinceau flamand et hollandais, et je m'enfuis pour rester bibliophile.

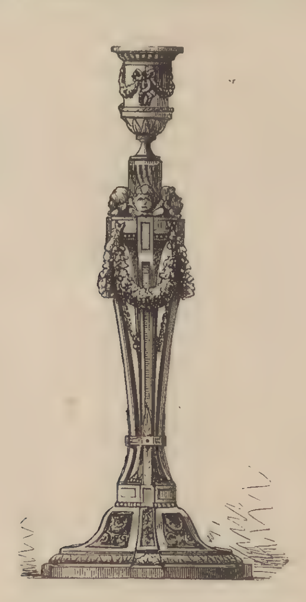
P.-L. Jacob, *bibliophile*.

COLLECTION DE M. L. DOUBLE.



Console de Marie-Antoinette

Faite à l'occasion de la naissance du Dauphin.



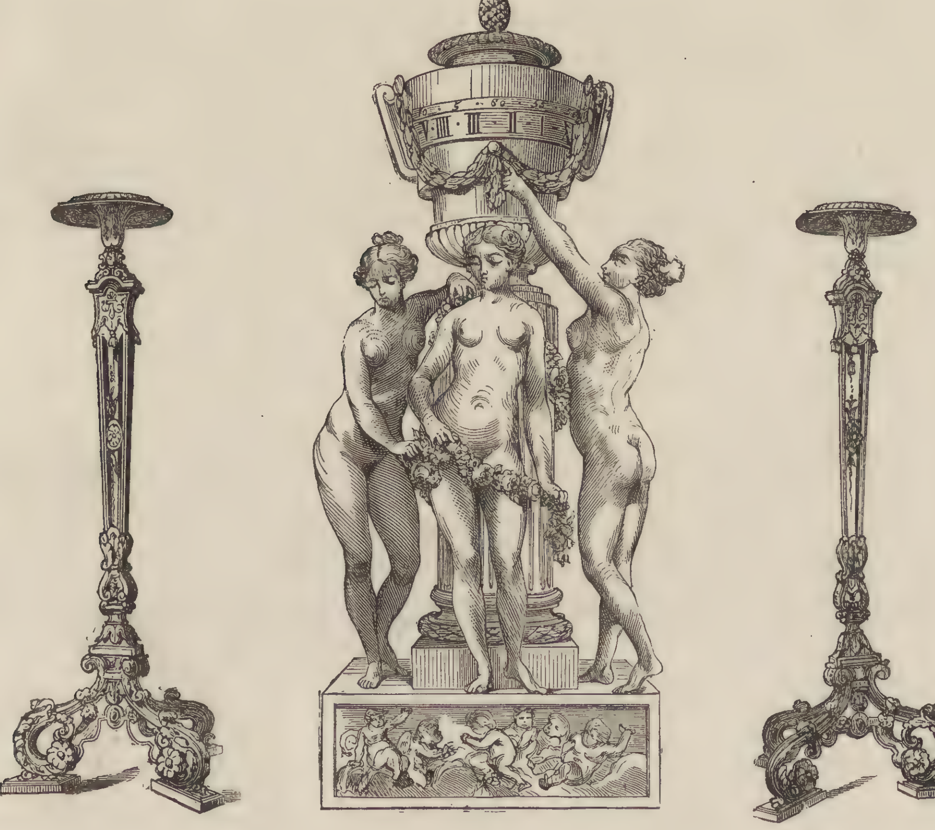
Flambeaux de Marie-Antoinette.

COLLECTION DE M. L. DOUBLE.



Pendule incrustée de diamants, de Marie-Antoinette.

COLLECTION DE M. L. DOUBLE.





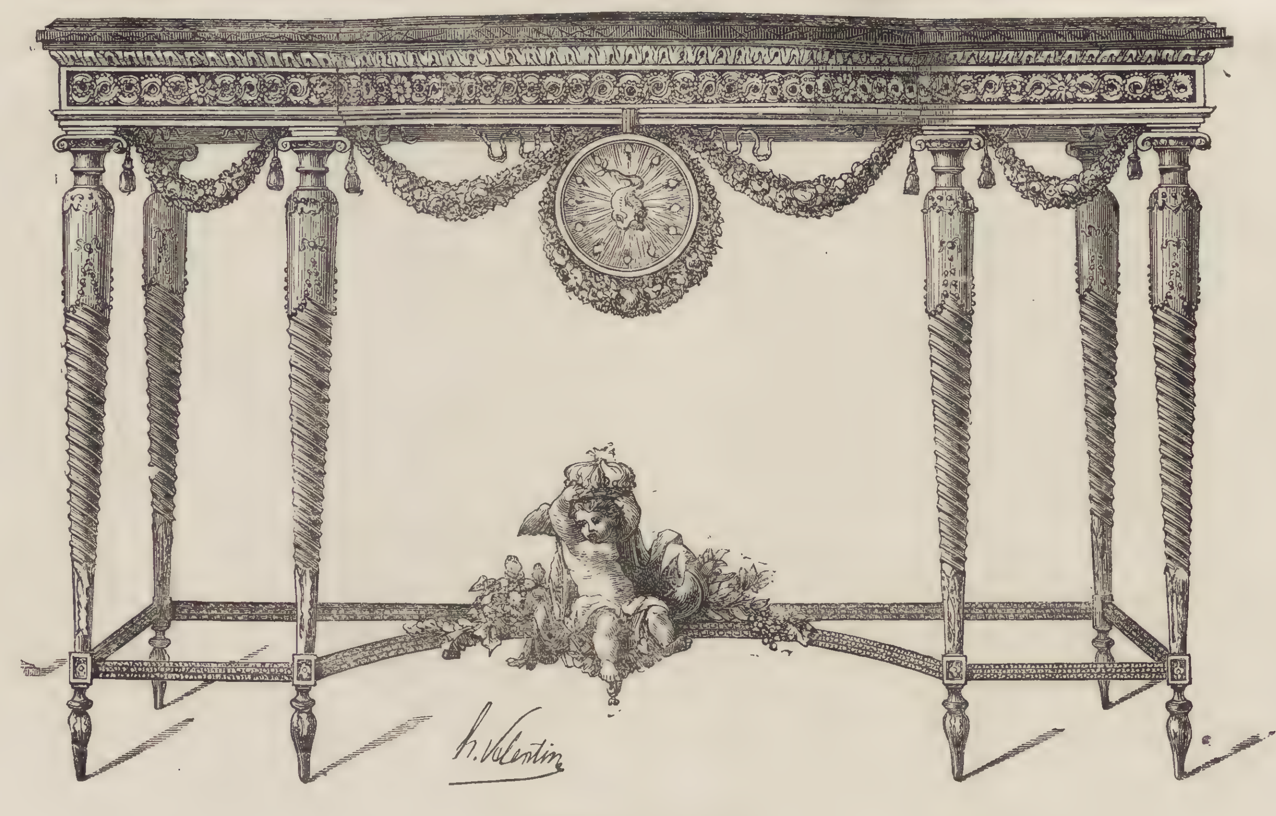
Les Trois Grâces
(Marbre de Falconet).

Torchères
(par Berain).

COLLECTION DE M. L. DOUBLE.



Flambeaux et Pendule incrustés de diamants de Marie-Antoinette — Assiettes du service de Mme du Barry et du service de Buffon, en vieux Sèvres, etc.
Un des deux vases vieux Sèvres commémoratifs de la bataille de Fontenoy.



Console de Marie-Antoinette.

COLLECTION DE M. L. DOUBLE.



Plafond du château de Bellevue appartenant à Mme de Pompadour (par Boucher).





MÉDAILLON DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE

Cadre en fer guilloché, travaillé dans l'atelier de serrurerie de Louis XVI



UN DES DEUX VASES DE SÈVRES

Présentés à Louis XV à l'occasion de la victoire de Fontenoy

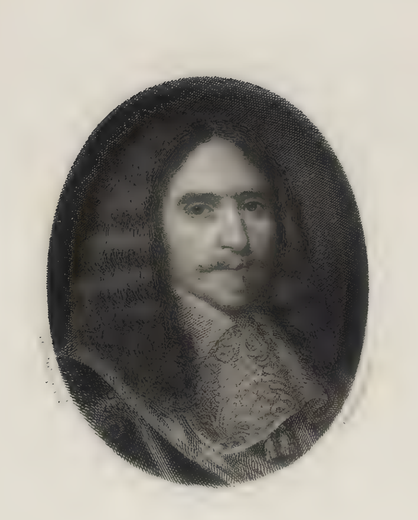


Imp. Delâtre, Paris

Collection de Mr. Double.

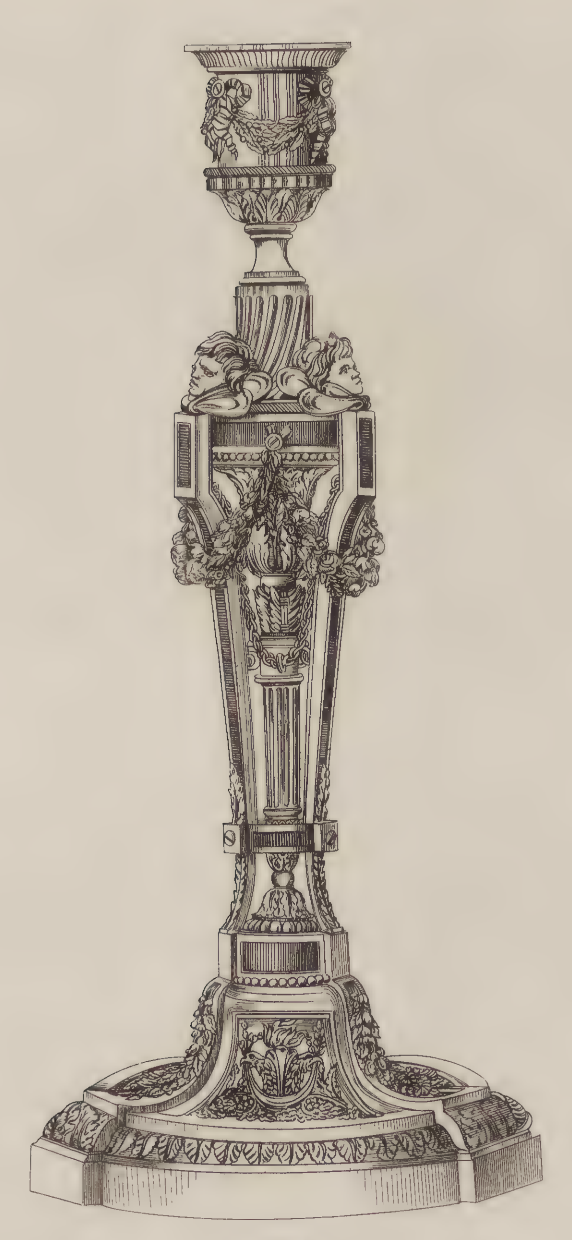


Collection de Mr Double.



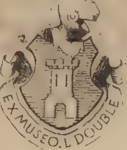


BRAS A TROIS BRANCHES
de bronze doré d'or mat
par COUTHIÈRE
Collection de Mr Léopold Double.



FLAMBEAU
de bronze doré d'or mat
ayant appartenu à MARIE ANTOINETTE
signé **MARTINCOURT**
Collection de Mr Leopold Double

37

RELIURE DE 

DIANE DE POITIERS

Le Bibliophile Français, Imp. Ch. Chardon aîné, Paris.





Imp. A. Salmon.

(1864 Jules Jacquemart aqua f.
après Rembrandt)



Jules Jacquemart aqua fort. 1867
d'après Frans Hals.

